

LES HAUTS PLATEAUX DU FOUTA DJALON

(PHOTOGRAPHIES, PL. IX-XI)

Les renseignements qui suivent sont extraits d'un rapport adressé par notre collaborateur, M^r AUGUSTE CHEVALIER, au Gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française (Conakry, 30 octobre 1907).

On sait que M^r CHEVALIER avait été chargé, en 1905, de rechercher dans la Guinée Française une région pouvant se prêter à l'établissement d'un sanatorium et d'un jardin botanique¹. La partie la plus élevée du Fouta Djalon lui parut répondre aux conditions requises. M^r CHEVALIER fut confirmé dans son opinion par un nouveau séjour qu'il fit dans cette région, pendant une partie de l'hivernage (septembre-octobre 1907)², c'est-à-dire à la période la plus pénible pour un Européen dans l'Ouest africain.

Le Fouta Djalon constitue le principal relief de la Guinée. Son orographie peut ainsi se définir : une série de plateaux disposés en amphithéâtre, plus ou moins bosselés et vallonnés à leur partie supérieure. Chaque gradin est presque toujours terminé sur le bord en falaise abrupte, ce qui explique le grand nombre de cascades qu'on observe dans le pays, les eaux étant obligées de se précipiter brusquement d'un étage à l'autre pour arriver dans la plaine.

La partie du Fouta comprise entre Kouria et Banco, que va traverser prochainement le chemin de fer de la Guinée³, a une altitude comprise entre 500 m. et 800 m. Sa climatologie commence à être connue. Des observations météorologiques ont été faites à Kouria (515 m.), Timbo (650 m.), Ditinn (Diting) (700 m.). La température y est fort agréable pour l'Européen dans la période allant de fin octobre à mars, mais la moyenne est franchement tropicale⁴. A environ 500 m. au-dessus de

1. Voir la Chronique des *Annales de Géographie*, XV, 1906, p. 280-282.

2. *Ibid.*, XVII, 1908, p. 93.

3. Il va actuellement jusqu'à Mamou.

4. Pendant mon voyage, j'avais laissé M^r CAILLE à Kouria, lieu situé à 500 m. d'altitude, dans la vallée du Konkouré, en un point que devait prochainement atteindre le railway et où il devait faire pendant une année des observations météorologiques et des expériences culturelles. Les observations furent nettement défavorables, au point de vue climatologique. La vallée du Konkouré, qui nous avait séduits par la beauté de sa végétation, avait été transformée, aux environs de Kouria, en marais pendant une partie de l'hivernage. Pendant cette saison, les insectes piqueurs, moustiques et mouches tsé-tsé, y abondèrent. M^r CAILLE en était revenu en janvier 1906 fortement impaludé. Enfin, si le thermomètre avait parfois donné des températures nocturnes très basses (jusqu'à + 2° C.), au milieu de la journée, il s'élevait certains jours assez haut. De plus, très fréquemment et presque en toute saison, un brouillard épais enveloppait le matin la vallée du Konkouré et persistait parfois jusqu'à une heure très avancée.

ce gradin, à 30 km. au Nord de la région traversée par le chemin de fer, se dresse, en abrupt, la terrasse supérieure de l'amphithéâtre des montagnes du Fouta, le plateau de Diaguissa, grand comme le tiers ou le quart d'un département français. Dominant de plusieurs centaines de mètres tous les cantons environnants, isolé presque de toutes parts par des montées abruptes, mais soudé à l'Ouest de la cuvette



FIG. 1. — Esquisse hypsométrique du plateau de Diaguissa (Fouta Djalon), montrant comment il se détache des régions environnantes et se rattache au Labé.

de Ditinn par des cols facilement accessibles, il se relie par là à la province du Labé, second haut plateau beaucoup plus étendu que celui de Diaguissa, mais de 150 m. à 200 m. moins élevé en moyenne, d'après les levés altimétriques que nous y avons effectués en 1905 (fig. 1)¹.

Le plateau de Diaguissa. — Le plateau de Diaguissa, signalé en 1898 par le D^r Maclaud comme la région la plus élevée de la Guinée (il attribuait 1 500 m. à la cime des montagnes), est situé en grande

1. Je tiens un grand nombre de renseignements de M^r NOÏROT, qui fut le premier administrateur et l'organisateur du territoire du Fouta Djalon.

partie sur le territoire du cercle de Diénné et sur les confins du cercle de Timbo. Il a la forme d'une ellipse à grand axe long de 35 km. et orienté SW-NE, allant de Diaguissa sur Kala. Le petit axe mesure à peine 15 km. de long. La superficie est d'environ 50 000 ha.

Le terrain est partout ondulé, de sorte que les eaux rencontrent des pentes suffisantes pour s'écouler sans former de marais. On n'observe de petites cuvettes d'eau stagnante que là où la roche ferrugineuse affleure à la surface du sol, en formant des dépressions qui se dessèchent aussitôt la saison des pluies terminée. Les saillies sont partout formées par des mamelons généralement à pentes douces, parfois abruptes, mais toujours recouvertes de végétation; de sorte que la roche n'est pas à nu et n'emmagasine pas la chaleur, comme cela arrive dans les régions couvertes de rochers dénudés. Le Diaguissa est, du reste, beaucoup moins tourmenté que le pays traversé par le chemin de fer de la Guinée, depuis Conakry jusqu'à Mamou. Les grès horizontaux ruiniformes qui donnent un aspect si étrange aux contreforts occidentaux du Fouta Djalon¹ n'existent ici qu'à l'état exceptionnel et sont presque toujours masqués par la végétation. L'ossature des mamelons est formée par une roche éruptive noire, dure, se décomposant en masses sphéroïdales, qui doit être de la diabase.

C'est la Téné, affluent du Bafing (nom donné à l'une des branches du Sénégal), qui recueille la plus forte partie des eaux tombées sur le plateau. Une très grande quantité de ruisseaux lui apportent leur tribut; les uns roulent de l'eau en permanence, les autres sont des « ouadi », c'est-à-dire des ravins desséchés une partie de l'année ou n'ayant de l'eau en permanence que dans la partie supérieure de leur cours. Nous ne pensons pas qu'il existe un seul canton en Afrique Occidentale où les sources soient aussi nombreuses. Sur un carré de 100 ha. de superficie, nous en avons relevé huit, qui débitent chacune de 10 à 20 l. par minute, et qui coulent toute l'année, au dire des indigènes. Ces sources, qui sont l'origine de tous les ruisseaux mentionnés, jaillissent soit sur le flanc des mamelons, soit à leur base. Lorsque le mamelon est inhabité, la source ne peut être contaminée.

La « missidi » de Dalaba, point à peu près central, est par 10°42' lat. S et par 14°37' long. W Paris. La population se compose, d'après le recensement de M^r l'administrateur Iven, de 18 487 hab., tous Foulas (cependant, beaucoup de serviteurs sont d'origine soussou, malinké ou bambara), répartis dans un grand nombre de fermes, ou « mar-

1. Ces grès sont identiques aux Grès de Bammako, signalés par M^r R. CHUDEAU, et à ceux du Faguibine. En Guinée, M^r CHAUTARD en a trouvé d'analogues superposés à des couches contenant des fossiles crétacés. Il est donc probable qu'il faut les attribuer au Crétacé supérieur ou au Tertiaire. En tout cas, ils sont différents des Grès de Bandiagara, d'âge probablement primaire. [Renseignement communiqué par M^r R. CHUDEAU.]

ghas », se rattachant à trois villages, ou « missidis », seulement : Diaguissa, Dalaba, Kala. La densité de la population est, par conséquent, de 37 hab. par kilomètre carré, chiffre extraordinairement élevé en Afrique tropicale.

A lui seul, il suffirait à démontrer la salubrité du climat, car ce n'est certainement pas la fertilité du sol qui a attiré la population. Le pays est pauvre et occupé en partie par des mamelons rocheux et des « bowals », ou plateaux dénudés, sur lesquels le grès ferrugineux affleure presque partout. Le Fonio, ou *Digitaria exilis*, Graminée minuscule donnant un rendement excessivement faible, spéciale à l'Ouest africain, où elle n'existe qu'à l'état cultivé, est la seule céréale exploitée (avec une très faible quantité de riz), et c'est le Fonio qui sert presque exclusivement à l'alimentation des habitants tout au long de l'année. Il faut la patience, la sobriété et l'endurance des Foulas pour se contenter d'un si maigre produit, dont le rendement est à peine de 200 kgr. à l'hectare. Il est vrai que, sur les plateaux, l'épaisseur de la terre végétale est si faible qu'aucune autre culture ne pourrait réussir. Le Fonio étant la seule culture, on ne pratique aucun assolement, de sorte qu'il faut remettre fréquemment les terres en jachères.

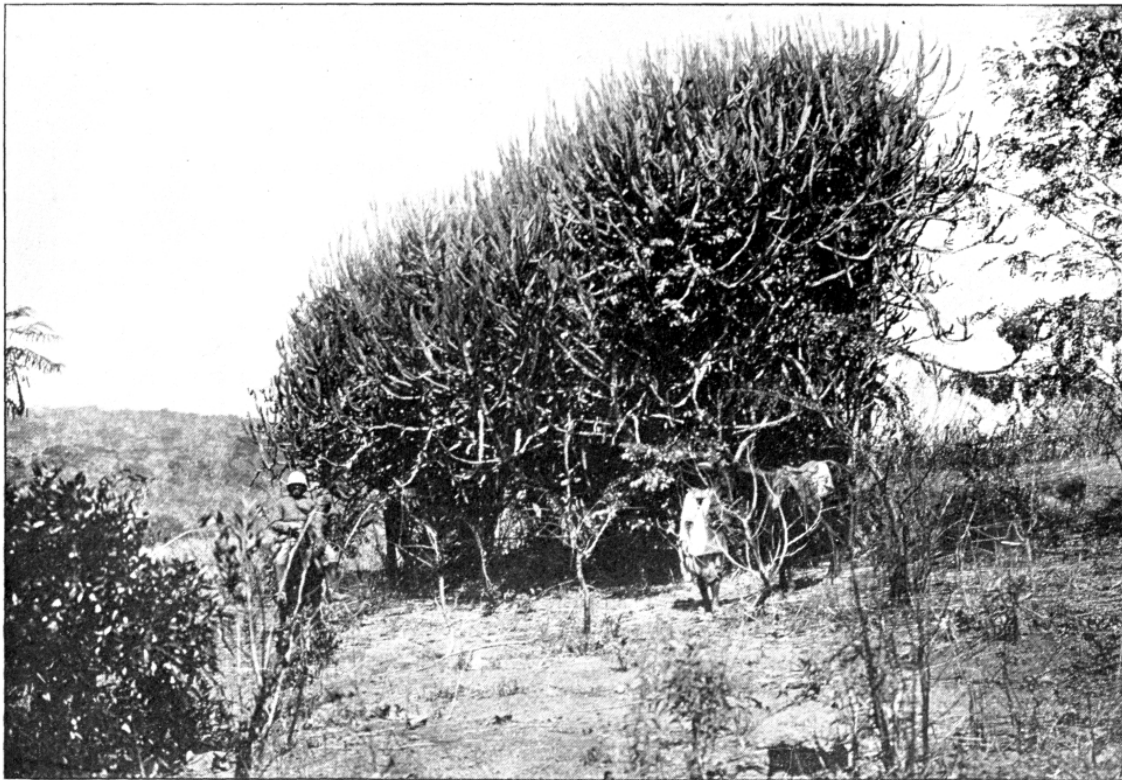
Autour des « marghas », le sol, cultivé depuis des siècles, est beaucoup plus riche ; on y plante des Patates, des Taros et un peu de Maïs au commencement de l'hivernage. Les cases sont presque toujours entourées de Bananiers d'une variété spéciale, de nombreux Orangers, parfois de Manguiers, dont les fruits jouent un assez grand rôle dans l'alimentation des indigènes. Pendant quatre mois, de novembre à mars, les gens pauvres ne vivent guère que d'oranges. Les lianes à caoutchouc n'existent qu'en petite quantité sur le haut plateau ; ce sont deux espèces de *Landolphia* : le *Landolphia Heudelotii* et surtout le *Landolphia owariensis*, qui fournissent la précieuse gomme.

C'est, en réalité, exclusivement le bétail qui constitue la richesse de ce pays. Il n'est pas une famille foula du Diaguissa qui ne possède au moins des moutons, et souvent quelques vaches. Certains individus possèdent des centaines de bovins, tous appartenant à la race dite du Fouta, remarquable par son pelage roux et sa petite taille rappelant notre race bretonne. Toute la région est transformée en un vaste pâturage. Les champs avoisinant les « marghas », seuls, sont enclos avec des haies vives. Les animaux circulent librement à travers la brousse, non morcelée en propriété individuelle, mais constituant une sorte de propriété collective pour chaque village. A la saison des cultures, quelques enfants accompagnent les troupeaux, pour les empêcher de commettre des déprédations dans les champs de foin non enclos. Même à la saison des pluies, l'herbe est tondu au ras du sol.

A la saison sèche, l'herbe s'est flétrie, et les Foulas, qui ne connaissent pas la préparation du foin et n'ont pas de prairies artifi-



A. — PLATEAU DE DALABA (1100-1200 m.).
Troupeaux au pâturage.



B. — « SABÉRÉ », OU EMPLACEMENT D'UN ANCIEN VILLAGE (FOUTA DJALON).
Grand Euphorbe Cactiforme.



A. -- VÉGÉTATION DU FOUTA DJALON AU-DESSUS DE 1000 m.
Végétation des rochers, vue à la saison sèche. L'arbuste dénudé est un *Sakersia*.



B. — ÉTANG DE KOLLANGUI (FOUTA DJALON).
La plaine environnante est inondée chaque année, à la saison des pluies.



A. — Fougères arborescentes au Fouta Djalon

Cette fougère est une *Cyathea Laurentiorum* Christ, poussée à 1000 m. d'altitude, au bord d'un ruisseau.



B. — UN RUISSEAU ENCAISSÉ DANS LES ROCHES, AU FOUTA DJALON.

Les *Pandanus* qui bordent les rives, s'observent entre 400 et 800 m. d'altitude. Ils disparaissent au-dessus.

cielles, sont obligés de conduire la plus grande partie de leurs troupeaux pâturer au pied du plateau, dans les vallées plus fraîches du Konkouré, du Bafing ou de la Tené, où la végétation herbacée est restée un peu verdoyante. En cette dernière saison, les vaches du plateau donnent peu de lait, et même, en toute saison, elles sont moins laitières que celles qui vivent sur les gradins inférieurs du Fouta; mais, au dire des indigènes, leur lait est de qualité supérieure, ce qui s'explique, comme dans nos montagnes d'Europe, par les différences qui existent dans la flore des prairies.

En somme, dans l'état actuel des choses, le plateau de Diaguissa possède autant d'hommes et d'animaux domestiques qu'il en peut nourrir. Si des Européens, attirés par la douceur du climat, venaient s'y établir, ce ne pourrait être que pour y trouver une résidence d'agrément ou y créer de petites exploitations, non pour s'y livrer à l'élevage en grand.

Aspect général du pays. — Ni par les accidents du sol, ni par l'allure de la végétation, le Diaguissa ne rappelle les pays tropicaux. En aucune partie de l'Afrique, nous n'avons rencontré de paysages donnant aussi franchement l'illusion de l'Europe. On pourrait trouver ici bien des analogies avec certaines régions de la France. Nous serions tenté de rapprocher le Diaguissa de certains cantons du Bocage normand, par l'aspect de la nature. Du haut de chaque mamelon, les yeux découvrent dans toutes les directions une plaine très vallonnée, dont les gazons fins, d'un jaune verdâtre à la saison des pluies, sont parcourus par de nombreux troupeaux (pl. ix, A), qui y pâturent toute la journée. De loin en loin, se profile la silhouette vert sombre de quelque vieil arbre, qui, vu à distance, a l'aspect d'un Chêne ou d'un Orme; presque tous ces arbres perdent, comme ceux-ci, leurs feuilles en novembre, pour les reprendre en février (pl. x, A). Ça et là, se dessinent des terrains couverts de buissons bas, mêlés de Fougères; cette végétation, qui rappelle celle des landes de l'Ouest de la France ou les Garrigues du Languedoc, occupe la place d'anciennes cultures aujourd'hui laissées en jachères, mais qui seront reprises quelque jour, après épuisement des terres actuellement cultivées. Par endroits, des traînées d'arbres, disposées suivant des méandres à travers la plaine, indiquent le trajet suivi par quelque ruisseau qui charrie de l'eau pendant toute l'année ou seulement pendant l'hivernage. Ce ruisseau descend toujours de quelque colline voisine dominant le plateau, et, sur le flanc de cette colline, il coule et tombe de cascade en cascade, en suivant souvent un ravin large et profond, où existe presque toujours une magnifique végétation forestière, seule trace de la grande forêt vierge qui a dû, autrefois, couvrir tout le pays, à l'exception des hautes crêtes. Nulle part, la déforestation

n'est aussi complète que dans le Diaguissa. Le Foula, qui occupe le pays depuis trois à cinq siècles, a rapidement achevé, à l'aide de ses troupeaux et par les incendies d'herbes en saison sèche, l'œuvre de déboisement commencée probablement depuis une très haute antiquité.

A l'âge de la pierre, les régions élevées du Fouta étaient très peuplées, si l'on en juge par les vestiges de l'industrie de la pierre taillée qui ont persisté jusqu'à nous. En certains points, le sol est littéralement pétri d'éclats de pierre, de haches polies, de grattoirs et surtout de petits morceaux plats, quelquefois très finement travaillés, en vue de leur utilisation comme lames de flèches ou de lances. A quelques dizaines de kilomètres de Dalaba, dans le cercle des Timbis, le lieutenant Desplagnes a fouillé des grottes autrefois habitées, en partie remplies par ces vestiges du travail des premiers hommes. Il semble que tous les âges y soient mélangés d'une façon déconcertante : on trouve ensemble des pierres grossièrement éclatées et des haches très finement polies. Il faut aller jusque dans certaines parties du Sahara ou de l'Égypte pour rencontrer des traces aussi nombreuses de l'activité humaine, et c'est encore un argument qui montre que les premiers hommes trouvèrent dans cette partie du Fouta Djalon des conditions très favorables à leur existence et à leur développement (pl. IX, B).

Quand on gravit les pentes de quelque mamelon d'où l'on domine toute la contrée, le regard est attiré par les nombreuses « marghas » dispersées de tous côtés, toujours bâties à flanc de coteau, reliées les unes aux autres par des sentiers qui se croisent en tous les sens. Il en existe plus d'un millier sur tout le plateau. Ce sont de véritables fermes, au sens européen du mot, la plupart exploitées par le propriétaire même et sa famille. S'il s'agit d'un chef ou d'un homme riche, il possède plusieurs « marghas » : la plus importante est habitée par le maître et ses proches ; certaines sont occupées par des fils, s'ils sont en âge de les faire valoir ; enfin, la plupart sont exploitées par des familles de « serviteurs », sous forme de métayage. C'est ce qu'on appelait, il y a quelques années encore, au Soudan, les « villages de cultures », ou « captifs ». C'est, en réalité, un régime comparable à l'affermage des petites terres dans certaines régions de la France, régime incontestablement beaucoup moins despotique que celui qui sévit en Irlande. La location des terres, comme on le sait, est une chose totalement inconnue chez tous les peuples de l'Afrique tropicale.

Ce n'est pas seulement par sa destination que la « margha » foula ressemble à une ferme. Elle en a aussi toutes les apparences. Entourée de haies vives, formées d'arbustes ou de plantes épineuses, elle n'est accessible que par une ou deux entrées, toujours fermées par des portes palissadées, pour empêcher le bétail d'en sortir ou d'y rentrer à volonté. Au milieu d'un épais verger d'Orangers et de Bananiers,

se dressent les toits coniques des cases d'habitation, ordinairement propres et spacieuses, avec le foyer circulaire où l'on entretient du feu jour et nuit pendant toute l'année. Le climat est, en effet, rigoureux pour l'indigène frileux et peu vêtu.

Tout près de l'habitation, se trouve le parc aux bestiaux, où l'on rentre les animaux domestiques, aux heures chaudes de la journée, pendant la saison sèche ; puis les cases où se réfugient les animaux malades, les jeunes veaux, les volailles. D'autres enclos isolent les jardins, où l'on cultive des Taros, des Patates et des Piments. Malgré leur grouillement d'animaux, les « marghas » sont tenues beaucoup plus proprement qu'on ne saurait l'imaginer : débarrassées constamment des immondices, elles ne dégagent jamais les odeurs désagréables que l'indigène respire constamment dans d'autres pays d'élevage.

La « missidi » est le village proprement dit : c'est une agglomération peu importante de cases séparées par des ruelles étroites. La « missidi » tient, cependant, une grande place dans la vie sociale des indigènes, car c'est là que se trouve la mosquée (« missidi ») où se réunissent une fois par semaine tous les notables pour faire la prière en commun. La mosquée, en pays foula, n'est pas seulement un édifice religieux : elle sert encore de tribunal, et aussi, en quelque sorte, de mairie. C'est aux alentours que s'installent les « dioulas » et tous les trafiquants indigènes, que vivent le forgeron, le cordonnier et le maître d'école (« karamoko »). C'est là aussi que se trouve la case où l'on offre l'hospitalité aux étrangers. La « missidi », en un mot, est l'analogue du bourg de nos communes rurales de France.

La flore. — La flore du plateau de Diaguissa est excessivement variée. Aux plantes habituelles de la Guinée, dont beaucoup persistent jusqu'à cette hauteur, viennent s'ajouter de nouvelles espèces, les unes spéciales au pays, les autres que l'on retrouve dans d'autres parties élevées de l'Afrique tropicale.

On sait que la flore des montagnes du continent africain est, à partir d'une certaine altitude, caractérisée par la présence de végétaux appartenant à des familles, à des genres et même à des espèces d'Europe. L'apparition de cette flore, que l'on pourrait nommer la flore alpestre africaine, modifie considérablement le paysage et lui donne un aspect rappelant la végétation des plaines d'Europe. Ainsi, la savane qui se développe à la saison des pluies n'a plus l'allure de la grande brousse du Soudan et de la Guinée, avec de hautes Graminées serrées les unes contre les autres, élevant leurs chaumes à 1^m,50 ou 2 m. de hauteur. A Diaguissa, les Graminées existent aussi en abondance, mais ce sont des espèces particulières, aux feuilles et aux tiges très fines, s'élevant seulement de 30 cm. ou 40 cm. de haut et rappelant par leur groupement les prairies de France. La présence au

milieu de ces herbes de fleurs aux couleurs brillantes, Labiées, Composées, Scrophulariées, Liserons, augmente encore l'analogie.

Il serait oiseux d'énumérer ici toutes les plantes, indice d'un climat tempéré, que nous avons rencontrées à Diaguissa et à Dalaba. Nous citerons seulement la présence d'une ronce, *Rubus fellatae*, voisine de notre Framboisier, si abondante qu'elle forme en certains points des fourrés impénétrables. Aucune espèce de Palmier n'existe à l'état sauvage au-dessus de 1 000 m. (pl. XI, B); en revanche, on trouve en grande quantité une Fougère arborescente décorative (pl. XI, A) du genre *Cyathea*, dont le tronc s'élève de 3 m. à 5 m., qui ne nous est connue que là et au Labé, en Afrique Occidentale. Comme plante intéressante, il faut citer encore un Caféier remarquable, *Coffea Maclaudi*, appartenant au même groupe que le Café du Kouilou, au Congo, et qui existe exclusivement au bord d'un ruisseau sur le M^t Bilima, un peu à l'Ouest de Diaguissa. Tout récemment, nous avons rencontré sur le haut plateau un arbuste intéressant, dont la présence nous a surpris, car il n'était connu jusqu'à présent que dans les montagnes de l'Inde et de l'Abyssinie : c'est le Kosâm (*Brucea antidysenterica*). Si son écorce possède vraiment la propriété merveilleuse, que lui attribuent certains savants, de guérir la dysenterie, on pourra recueillir cette drogue en quantité aux environs de Diaguissa, où la plante abonde au-dessus de 1 200 m. Nous avons, d'ailleurs, relevé, à la même altitude, sur le haut plateau du Fouta Djalon, une douzaine de plantes dont les congénères, c'est-à-dire des espèces, soit identiques, soit voisines dans le même genre, ont déjà été observées aux mêmes altitudes dans le Cameroun, en Abyssinie et sur le Kilimandjaro. Le Fouta Djalon se relie, par la flore de ses hautes altitudes, aux autres régions élevées de l'Afrique, sans qu'il existe de zone intermédiaire¹.

Enfin, nous ne devons pas oublier que la seule région de l'Afrique Occidentale Française suffisamment élevée pour y entreprendre la culture des arbres à Quinquina est le plateau qui nous occupe².

1. Voir : A. ENGLER, *Über die Hochgebirgsflora des Tropischen Afrika* (Abhandlungen Akad. Wiss. Berlin, Phys., II, 1894, 461 p.). — Les plantes de hautes altitudes que nous avons observées au Fouta Djalon entre 1000 m. et 1350 m. sont : *Brucea Antidysenterica* Mill. (observée en Abyssinie et au Cameroun), *Hymenodictyon Kurria* Hochst. (Abyssinie), *Pencedanum fraxinifolium* Hiern (*id.*), *Sakersia mirabilis* A. Chev. (Cameroun), *Cyathea Laurentiorum* Christ (Fougère arborescente voisine d'une autre que j'ai vue dans l'île de San Thomé; voir pl. XI, A), *Marattia odontosora* Christ (grande Fougère vue sur les autres hauts sommets d'Afrique), *Maesa lanceolata* Forsk (Kilimandjaro, Cameroun, Abyssinie), *Rubus fellatae* A. Chev. (voisin du *Rubus pinnatus* du Cap, d'Abyssinie, du Cameroun et de San Thomé), *Hypericum riparium* A. Chev. (voisin d'une espèce abyssine), *Hydrocotyle americana* L. (Abyssinie, hauts sommets de Fernando Po).

2. D'intéressants essais d'acclimatation ont été faits dans la plaine de Bourouhoui, près Dalaba, au centre du plateau, où M^r CAILLE s'était installé au début de 1907. Il y a planté plus de cent arbres fruitiers apportés de France et ensemencé cent trente espèces d'Europe. Sans doute, pour se prononcer sur la réussite définitive et sur les possibilités d'acclimatation, il faudra attendre au moins quatre ou cinq

Le climat. — Nos observations climatologiques n'ont qu'une valeur très relative, puisqu'elles ne portent que sur un mois environ de l'année courante (22 septembre-21 octobre 1907)¹. Pour cette période, la température moyenne a été de 20°7 C., la moyenne des minima diurnes étant 16°2, et celle des maxima 25°3. Comparés aux chiffres obtenus pendant la même période à Conakry, ces chiffres indiquent une température moyenne plus élevée de 4°2 dans cette dernière ville². Du 22 au 28 avril 1907, c'est-à-dire pendant l'époque la plus chaude en Guinée, M^r Caille avait enregistré des températures qui diffèrent bien peu de celles que nous avons notées en septembre-octobre : la nuit, des minima de 16° et même 14°; au milieu du jour, une oscillation entre 25° et 30°; le chiffre le plus haut atteint est, le 28 avril, 31°.

Pour les pluies, du 23 septembre au 20 octobre inclus, nous avons recueilli 230^{mm},5 d'eau, soit une moyenne de 8^{mm},2 par jour. Or, pendant le mois de septembre, la moyenne journalière a été de 15^{mm},28 à Conakry. A Dalaba, sur les 28 jours d'observations, il y en a eu 8, soit presque un tiers, sans pluie. Il importe surtout de noter la faible humidité de l'air, en dehors des temps de pluie, même en hivernage. A ce point de vue encore, le haut plateau du Fouta Djalon diffère grandement des basses vallées.

AUG. CHEVALIER.

ans d'expériences. Mais on peut déjà citer, parmi les arbres fruitiers qui ont persisté : 46 Pêchers de trois ans, dont 25 en très bon état; 18 Pommiers de trois ans, en bon état; 7 Pruniers, dont 5 en bon état; 9 Figueiers, dont 5 en bon état; — parmi les semis qui ont réussi : des Noyers, des pieds de Vigne, des Cognassiers du Japon, des Caroubiers d'Algérie et de nombreux Conifères (Pins, Sapins, Araucarias, Genévriers). — Comme arbres naturalisés depuis une époque déjà ancienne, il faut signaler le Manguier et l'Oranger. D'après la tradition, ce sont les Portugais qui les ont introduits au Fouta Djalon, il y a plusieurs siècles. Devant la « missidi » de Bouria, on montre un vieil oranger qui serait le plus ancien du pays et d'où seraient sorties les graines qui ont produit tous les orangers de la contrée.

1. M^r CAILLE avait fait une première série d'observations, du 21 février au 25 avril; mais ses feuilles, demeurées à Conakry, n'ont pu être, pour l'instant, utilisées. — Les appareils dont nous nous sommes servis sont les suivants : thermomètres sec et mouillé Tonnelot; thermomètres maxima et minima Tonnelot; thermomètre enregistreur Richard; hygromètre à cheveu enregistreur Richard; un baromètre Fortin; deux pluviomètres; deux baromètres altimétriques compensés du colonel Goulier. Ces instruments, sauf les deux derniers, avaient été réglés et visés, en nov. 1906, par M^r ANGOT, directeur du Bureau Central Météorologique.

2. En réalité, si l'on faisait la correction d'humidité, la différence serait beaucoup plus considérable, car l'humidité est toujours bien plus forte à Conakry. En outre, il semble que cette différence doive être plus grande au cours de certains autres mois : la moyenne annuelle de Conakry est 27°, et nous pensons que celle de Dalaba atteint à peine 20°.